



Magazine culturel d'Akadem – Janvier 2019

Munich, de Robert Harris

(Editions Plon)

Chronique de Nathalie Cohen

Tout le monde voit dans la conférence de Munich de septembre 1938, le moment où la France et l'Angleterre mettent à genou devant Hitler. En appliquant la fameuse politique d' « apaisement » prônée par Chamberlain, ils bradent la Tchécoslovaquie, et donnent aux nazis un très mauvais signal de faiblesse.

Dans son dernier roman, intitulé *Munich* et paru il a deux mois dans une traduction de Nathalie Zimmerman chez Pon, Robert Harris nous fait vivre les coulisses de cette conférence.

Robert Harris, c'est cet ancien journaliste britannique, devenu un auteur de best-sellers historico-politiques. Nombreuses sont ses œuvres qui ont été adaptées au cinéma : On peut signaler la fameuse uchronie *Fatherland*, puis le roman *the Ghost Writer*, qui prend pour arrière-plan la guerre en Iraq, et enfin le récit intitulé *D*, sur l'affaire Dreyfus, actuellement en tournage avec Jean Dujardin et Louis Garrel sous la direction de Roman Polanski.

C'est dire si Robert Harris sait faire, et il le prouve dans son nouveau best-seller.

L'intérêt de le lire, c'est qu'il y a une foule de précisions, de détails comme si on y était : les différentes personnalités qui composent le gouvernement anglais, le triste entourage du gouvernement d'Hitler, limogeant tous les responsables et les généraux qui ne lui sont pas favorables. On passe aussi d'un lieu de pouvoir à l'autre : Londres, Berlin ou Munich. On entre d'ailleurs avec effroi dans l'appartement bourgeois d'Hitler, au 16 Prinzregentenplatz à Munich.

Tout est comme ça dans le roman ; Robert Harris n'a pas son pareil pour rendre l'histoire vivante.

D'autre part, comme souvent, Harris a le mérite de traiter un événement historique dont on connaît l'issue, comme un thriller. Il rend les choses passionnantes parce que le lecteur s'accroche au devenir de deux personnages inventés, qui vivent l'événement et nous le restituent. Ici, nous entrons dans les coulisses de Munich par le biais de deux hommes attachants, un Anglais et un Allemand, qui ne sont pas au premier plan de la grande histoire, mais au premier plan de l'action.

L'Anglais Hugh Legat est l'un des secrétaires au service de Chamberlain. L'Allemand Paul Hartmann est diplomate de carrière, et il devient interprète pour Hitler et son équipe à l'occasion de la conférence.

En fait, les deux hommes se connaissent, car ils ont tous les deux étudié à Oxford au début des années 30. Ils se sont perdus de vue pour une histoire de cœur, mais leur amitié renaîtra autour d'un but commun : montrer à Chamberlain des documents top secrets des nazis, pour empêcher la signature de ces accords qui seraient pour Hitler un permis de continuer ses annexions. Si les démocraties laissent faire, le tyran pourrait augmenter son pouvoir de nuisance et sa puissance guerrière.

Mais Chamberlain et son entourage ne voudront rien entendre des preuves qu'on leur produit : on sait que les accords de Munich ont fini par être signés, dans la liesse populaire, en Allemagne comme en France et en Angleterre. Le lecteur grince des dents quand il lit que Neville Chamberlain, l'homme lâche de l'apaisement, est traité comme une big Star dès sa descente de l'avion qui le ramène à Londres.

Et pourtant l'auteur voudrait nous montrer que les choses ne sont pas si simples et manichéennes, que ce n'était pas tout à fait ce qu'on s'imagine.

Et c'est peut-être là le plus grand intérêt du roman.

Robert Harris essaie, comme il le dit lui-même de « twister », de retourner un peu la perspective et de modifier, à tort ou à raison, notre vision traditionnelle de Chamberlain.

Loin d'être le faible qu'on s'imagine, l'auteur décrit le premier ministre comme un septuagénaire qui sait remarquablement se régénérer et résister au harcèlement et à la fatigue dans un contexte de crise mondiale.

Selon Harris, l'homme serait moins mû par un pacifisme aveugle que par des considérations stratégiques. En fait, Chamberlain sait bien que la guerre est inévitable, mais veut gagner du temps en ne donnant à Hitler aucun prétexte de déclencher le conflit qu'il souhaitait en 38. Car les Alliés n'y étaient pas encore prêts, ni psychologiquement, ni matériellement. Chamberlain dans l'intrigue, ne paraît pas si dupe, il a conscience de jouer une partie de cartes « avec un gangster », comme il dit. Le Premier ministre anglais sacrifie donc le pion tchèque pour des raisons stratégiques.

Qui a dupé qui à Munich ? La thèse de Harris c'est qu'Hitler aussi s'est senti piégé et bloqué. Peut-être. Mais il n'en demeure pas moins que la stratégie d' « apaisement » de Chamberlain fut ensuite reçue par tous comme un aveu de faiblesse des démocraties.

Bonne lecture !